



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

245 | 2009

Coup d'œil sur les Mascareignes

Rodrigues « par les textes » : paysage(s) écrits et perçus

Thierry Simon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/5540>

DOI : 10.4000/com.5540

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 95-109

ISBN : 978-2-86781-544-7

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Thierry Simon, « Rodrigues « par les textes » : paysage(s) écrits et perçus », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 245 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/5540> ; DOI : 10.4000/com.5540

Rodrigues « par les textes » : paysage(s) écrits et perçus

Thierry SIMON¹

L'île Rodrigues, souvent désignée comme la « troisième île » ou encore la « Cendrillon » des Mascareignes, présente un intérêt majeur au sein de cet archipel, car certains de ses présumés handicaps se sont partiellement mués en atouts. Ainsi, en est-il de sa situation de relatif isolement : Rodrigues est située à l'est-nord-est de Maurice², à pratiquement 600 km. Ceci constituait un handicap car, très nettement « au vent » de l'archipel mascarin, il fut longtemps compliqué de s'y rendre par voie maritime. Mais de nos jours, cette distance, aisément franchissable, agirait plutôt en attrait : le voyageur, ou le touriste, ne viendrait-il pas aussi à Rodrigues, île par essence, pour y vivre délibérément dans cet éloignement magnifié ? De plus, cette île est relativement peu étendue au regard de la Réunion ou de Maurice : d'une superficie de 109 km², 18 km de long sur 8 de large, elle présente aussi la particularité d'avoir un lagon très vaste, d'une étendue deux fois supérieure à celle des terres émergées. Le repli de la population sur un espace contraint – population d'origines diverses comme dans tout l'ensemble mascarin – et surtout la rareté des ressources, particulièrement en sols cultivables ou en eaux terrestres, consubstantiels à cet espace restreint, ne constituent plus des handicaps totalement dirimants. De nombreux programmes d'équipement, d'infrastructures, ou d'aménagement rural, comme l'amélioration de la qualité et de la densité des liens commerciaux avec Maurice, contribuent désormais, assez efficacement à réduire ce handicap. Le développement rodriguais n'est plus un vain mot et les liens de dépendance, voire de sujétion, avec Maurice ne sont certainement plus aussi asservissants que par le passé.

1. Maître de Conférences HDR, CREGUR, Université de la Réunion ; mél. : thierry.simon@univ-reunion.fr

2. Rodrigues fait partie intégrante de la République de Maurice. L'île dispose, depuis 2001, d'un statut d'autonomie au sein de cette République.

Deux éléments importants sont donc à prendre en compte, dans une sorte de relation dynamique : cette île est à la fois considérée comme le dernier « point d'ancrage » de temps révolus, ceux liés à l'isolement et aux ressources limitées, mais, elle vit aussi, de manière synchrone, dans un contexte évolutif et relativement dynamique³. En d'autres termes, sur le territoire rodriguais, les marques patrimoniales d'un passé encore prégnant, du temps « *lontan* »⁴, recherché et magnifié aux Mascareignes, rencontrent les traces d'un développement devenu indispensable. Les paysages insulaires sont probablement l'expression la plus significative de ces traces laissées, de cette rencontre, de cette fusion.

Cette « petite Mascareigne » (Berthelot, 2002) présente, en outre, une autre particularité. En effet, il est assez exceptionnel, et surtout très heureux, de pouvoir constater, que bien qu'elle fût la plus à l'écart et la moins étendue de l'archipel, elle ait malgré tout pu faire l'objet de descriptions successives, toutes d'un très grand intérêt, depuis le xvii^e siècle. Ce n'est en fait le cas, ni à la Réunion, ni à Maurice (Simon, 2008). Replacée chronologiquement dans son contexte, une série remarquable de descriptions paysagères, de nature variée, permet en effet de mieux approcher, par des récurrences et des variations, la perception changeante d'un espace insulaire : on peut donc envisager de retracer l'évolution et la dynamique des paysages rodriguais.

Il est de fait possible de s'attacher à examiner cette « mise en mots » des paysages rodriguais, conduite à diverses périodes. En effet, il y a là un processus essentiel et graduel, voire cumulatif, de « formation » et « d'invention » de ces paysages, la mémoire comme l'imaginaire ayant une place dans ce processus complexe. Les textes, autant que l'iconographie (à l'inverse, très pauvre concernant cette île) restituent souvent une aventure individuelle, une perception propre, qui peut devenir progressivement collective et participer ainsi à l'opération d'artialisation de l'espace insulaire (Roger, 1999). Ces relations contribuent finalement à modeler un regard commun sur les paysages rodriguais. Un regard qui est en fait devenu le nôtre : celui à travers lequel l'île continue à être montrée de nos jours.

I – L'île, refuge édénique

Concernant Rodrigues, le texte réellement fondateur est le récit du séjour de trois années (1690-1693) qu'y firent François Leguat et sept hommes qui

3. On peut mesurer cette évolution et ce dynamisme relatifs à partir de l'analyse conduite par Jauze (1998) il y a une décennie : dans de nombreux domaines (agriculture, protection de l'environnement, équipement du territoire), les progrès sont marquants. Ils méritent d'ailleurs une analyse approfondie, actuellement conduite en regard de la récente évolution statutaire de Rodrigues.

4. « *Lontan* » = autrefois, jadis.

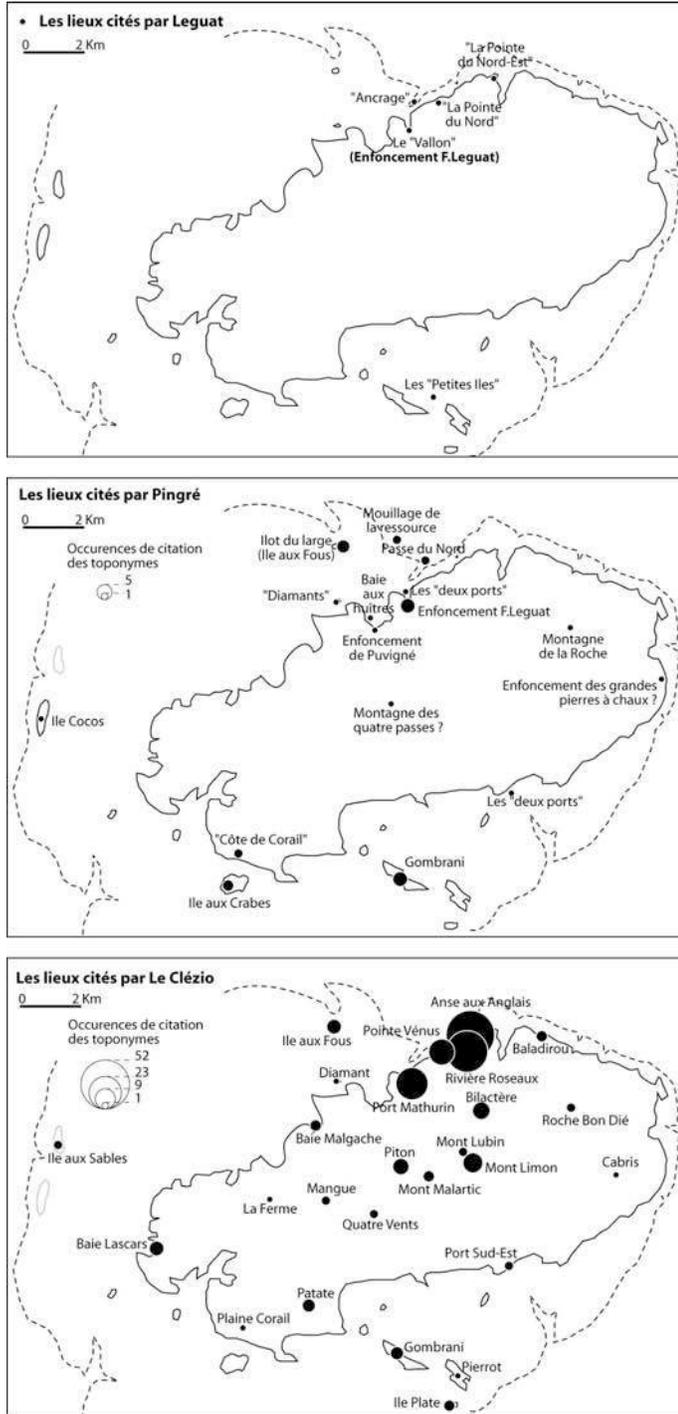


Figure 1. – Sur ces trois cartes de Rodrigues, une partie de la toponymie insulaire, de Leguat à Le Clézio, retrace la formation de l'espace et des paysages.

l'accompagnaient (Leguat, 1995⁵). Auparavant, la mention de cette île est faite par quelques navigateurs de passage qui y font brièvement escale, mais ne laissent aucune description précise de l'île elle-même.

Dans le cas de Leguat, la situation est différente : il s'agit d'une entreprise de colonisation qui est entreprise par ces hommes, huguenots chassés d'Europe. Ils cherchent à s'établir durablement aux Mascareignes. Ces circonstances conduisent inévitablement à une perception particulière de l'espace insulaire de la part de Leguat. L'île est conçue sous la forme d'un refuge attractif et particulièrement accueillant : « L'île nous parut extrêmement belle, et de loin et de près » (p. 84). Avant même que le séjour ne commence et que les ressources insulaires aient pu être inventoriées, évaluées, « l'aspect admirable » (p. 85) de l'île est d'emblée clairement souligné. Son caractère perçu comme enchanté et édénique apparaît, mais c'est en filigrane et cela répond peut-être à une volonté inconsciente de « coller » au mieux au texte délibérément attirant de l'initiateur réel de l'aventure colonisatrice, Henri Duquesne⁶.

La perception immédiatement enthousiaste de Leguat est toutefois très habilement nuancée, dans la mesure où il nous confie que l'exagération des merveilles insulaires n'est certainement pas de son fait, mais relève simplement d'un récit affabulateur donné par le capitaine du navire, celui-ci ayant débarqué en reconnaissance sur l'île, avant d'y déposer ses passagers. Leguat entend, lui, restituer des observations solides, dénuées de toute fantaisie. Pour preuve, il nous donne comme premier élément tangible une mesure de l'île, même si elle demeure approximative.

Il semble exister chez Leguat un louable souci descriptif fondé sur l'exactitude et un certain sentiment d'objectivité, teinté aussi de modestie, manière assez « huguenote » de rendre compte du monde réel et visible. On pourrait surtout qualifier ce regard de « géographique », tant il s'accorde bien à la démarche même d'une discipline, alors encore balbutiante, qui va s'évertuer à décrire, sans chercher toutefois à forcément expliquer. Leguat fait donc, d'une certaine manière, œuvre inconsciente de géographe et non sans un certain panache. Ainsi, lorsqu'il présente l'implantation de la petite communauté, il nous rend compte en détail du site, procédant à un changement d'échelle, de la carte (largement fantaisiste) au plan : la question de l'accès à la mer, de l'orientation, des ressources en eau sont traitées. Il s'appuie surtout sur une ébauche de document cartographique, qu'il veut détaillée, pour conforter ses indications. C'est bien là une démarche descriptive et assez solide que le géographe approuve et entend parfaitement.

5. Le récit de Leguat semble avoir été publié pour la première fois à Londres en 1708. L'édition retenue ici est celle établie en 1995 par Jean-Michel Racault.

6. Le texte de Leguat, dans l'édition retenue, est suivi de celui de Duquesne : le glissement obligé d'un établissement prévu sur « l'île d'Eden », en l'occurrence Bourbon, à Rodrigues, n'a visiblement pas effacé des esprits la quête paradisiaque initiale.

II – Les transformations de l'Éden

La relation de Leguat présente *a priori* un paysage insulaire qu'on pourrait qualifier d'originel, bien que l'île ait déjà été visitée à plusieurs reprises avant cette installation. Leguat et ses sept compagnons vont donc introduire les premiers changements sensibles dans cet espace restreint et préservé. De fait, ils sont certainement les premiers « aménageurs », premiers agriculteurs, forestiers et peut-être aussi premiers pêcheurs. Ils créent des espaces cultivables par défrichement (p. 89), enclos afin de les protéger de l'appétit des innombrables tortues. Ils procèdent, non sans déboires, à quelques semaisons. Ils exploitent aussi, autant que de besoin et certainement au plus proche de leur habitat, des ressources forestières décrites dans le détail de leurs multiples utilisations possibles (construction, nourritures et boissons, voire vêtements,...) : palmiers, lataniers, banians, ébéniers,... premiers cocotiers, plantés à partir de noix échouées et germées. Cette inestimable ressource forestière n'est pas ménagée, l'abondance fait loi :

« Mais ceux qui voudraient ménager les arbres (car pour nous, nous ne les ménageons point)... » (p. 93).

Faut-il comprendre qu'avec ces premiers habitants, on assiste au tout début d'une longue dégradation du couvert végétal insulaire ? En cette toute fin du XVII^e siècle et malgré cette exploitation, le manteau forestier est décrit comme étant encore largement continu (p. 91) sur l'ensemble des reliefs :

« un continu d'agréables coteaux tout couverts parfaitement de beaux arbres dont la verdure permanente est tout à fait charmante ».

Toutefois, il semble bien que ce soient les fonds de vallons, de ravines, qui portent déjà la végétation la plus remarquable et la plus dense. Leguat revient à plusieurs reprises sur l'intérêt de ces vallées encaissées, espaces abrités couverts d'arbres « hauts et droits » dont la canopée forme un « plafond de verdure éternelle » (p. 92), aux sols profonds et légers à la fois.

L'observation attentive et une intelligence certaine de ce qu'on qualifierait actuellement de « processus géodynamiques superficiels » permettent même à Leguat de rendre compte de la formation des meilleurs terroirs de bas-fonds :

« [...] ce terroir est rempli, pénétré et presque tout formé d'arbres pourris, dont la matière se réduisant à son premier être, s'écoule dans le temps des pluies, du haut des coteaux jusqu'au pied » (p. 91).

Il y a là une description éclairante des processus d'érosion et d'accumulation fort classiques, bien connus et encore très actifs. Pendant des siècles, leur succession inéluctable a finalement contribué à produire les plus beaux



Photo 1. – Versants et fonds de vallée au sud-est de l'île. Les versants ont été fortement dénudés et sont aménagés avec des murettes anti-érosives ; des lambeaux forestiers protégés et reconstitués subsistent sur les sommets (Mont Chéri), tandis que les fonds de vallée (Vallée de Canne Paul), où les éléments humifères se sont accumulés, sont voués aux cultures maraîchères.

(Cliché : Th. Simon, 2002).

terroirs maraîchers de Rodrigues (fig. 1). Ces processus ont certainement varié d'ampleur, souvent paroxysmiques lors des épisodes cycloniques et certainement favorisés et accélérés par la déforestation. Le témoignage de Leguat a un mérite important : il établit le caractère séculaire du phénomène.

Le plus surprenant dans ce récit, c'est aussi le fait que l'isolement et les préoccupations quotidiennes n'aient, semble-t-il, jamais éloigné cet homme d'une approche toujours sensible et précise de ce qu'il découvrait. De ce qui l'entoure et de ce qu'il voit, jamais il ne prend prétexte à des développements hasardeux, extravagants ou merveilleux. Sa « mise en mots » des paysages est en définitive assez exemplaire pour la période, il est donc logique qu'elle soit devenue fondatrice ⁷.

7. Paradoxalement, la véracité de tout ou partie de son récit fut régulièrement, et même tardivement (1922), remise en cause, comme nous l'indique Jean Michel Racault.

L'approche de Leguat semble aussi parfaitement novatrice que fondatrice. Cette description de Rodrigues peut, en effet, d'une certaine manière, être qualifiée de « géographique », tant le regard porté est celui d'une « physionomiste » qui procède à une première écriture de l'espace insulaire dans toutes ses dimensions, même les plus complexes. On rejoint ici des conceptions très classiques de l'approche géographique, celle de Jean Brunhes (1912) par exemple : « En quoi consiste l'esprit géographique ? Qui est géographe sait ouvrir les yeux et voir... » ou, encore, celle de Max Sorre plaçant toute la géographie dans la lecture du paysage.

Mais, au-delà même du paysage, de ce qui lui était visible, Leguat a aussi procédé à des observations très pertinentes sur le climat rodriguais, dont on peut imaginer qu'elles ne furent pas crues de ses contemporains, à l'instar de ses indications sur l'abondance et les caractéristiques des faunes terrestre et marine, dont Cuvier lui-même estima qu'elles étaient fantaisistes.

III – Paysages précisés au « siècle des Lumières » ?

Un siècle environ après le séjour de Leguat, fallait-il attendre du court séjour de l'Abbé Pingré, astronome des « Lumières », un éclairage définitif et exhaustif sur l'île Rodrigues ? Sa formation de mathématicien et d'astronome et sa mission précise à Rodrigues (l'observation du transit de Vénus de 1761) ne vont surtout pas l'empêcher de se livrer à des observations nombreuses, précises sur l'espace insulaire et ses paysages. Elles complètent, mais ne contredisent en rien celles de Leguat, bien au contraire elles contribuent à consolider ses perceptions de l'espace insulaire. Ceci aurait dû induire les détracteurs du récit de Leguat à plus de prudence et de circonspection. Pingré « valide » d'ailleurs d'entrée l'essentiel des observations de son prédécesseur :

« Cet ouvrage passe pour un tissu de fables ; j'en ai trouvé beaucoup moins que je m'y attendais. » (Pingré, 2004, p. 152).

Le texte de Pingré s'attache à fournir une abondance de détails et des mesures utiles. Il s'inscrit en cela pleinement dans l'esprit et la lettre des multiples relations de voyages de l'époque, généralement dues à des officiers de marine ou des naturalistes voyageurs. Des premiers, il semble que Pingré s'inspire largement, tant le début de sa description de Rodrigues ressemble à s'y méprendre à un texte « d'instructions nautiques ». Dans son analyse des « approches » de l'île, des accès et des mouillages (les deux « ports » sont indiqués), il a le mérite de préciser, ce que Leguat n'avait pas assez clairement établi, l'existence de récifs dont il indique la nature corallienne. C'est d'un point de vue purement « nautique », donc sans fioriture, pragmatique et très précis, que cette description est faite : qualité de « tenue » des fonds, présence

de courants, balancement des marées, orientation des vents et des passes, amers possibles... On dispose là, lorsqu'on maîtrise le lexique et qu'on connaît le regard sélectif et dicté par la prudence du navigateur à voiles, d'excellentes analyses des paysages côtiers qui « tiennent » encore solidement.

Ces analyses paraissent parfois très poétiques dans leurs circonvolutions, dictées par une indispensable précision :

« Il faut alors porter sur cet îlot et quand on sera au Nord, on rangera les pâtés et les basses qui sont à l'Est du port sans s'en approcher trop, mais en évitant encore plus de s'approcher trop du grand pâté ou des basses qui sont au milieu de l'entrée ; on mouillera ensuite par 10 à 12 brasses de fond. » (Pingré, 2004, p. 154).

Surtout, dans le même esprit précis, Pingré, contrairement à Leguat, va « nommer » l'espace, établissant à travers les toponymes, une approche précise du territoire insulaire. Il ne fait d'ailleurs, tel un cartographe, que reprendre quelques noms déjà en usage et qui vont, pour la plupart, perdurer.

La description de Pingré complète aussi celle de Leguat, dans la mesure où l'astronome va rendre compte de ses déplacements dans l'île et sur son littoral. Il va préciser notamment la nature des terrains composant le territoire insulaire principal et les îlots. Ainsi, il distingue nettement les roches de nature volcanique (il évoque des marques de « combustion », il s'agit en fait de basaltes, datés depuis entre 1,3 à 1,5 million d'années) qui forment l'ossature de l'île et les portions de littoral, ou bien certains îlots (tels « l'Île aux Crabes » ou « Mombrani », maintenant appelée « Gombrani »), de « corail ». Il s'agit en réalité des calcarénites, de dunes consolidées datées du Pléistocène supérieur (80 000 à 30 000 ans). Ces observations géologiques encore hésitantes posent toutefois assez fidèlement les principaux traits des substrats rodriguais, d'autant que l'abbé Pingré ne se départit jamais d'une certaine vision utilitariste de l'espace.

Il observe bien le caractère « stérile » de certaines portions du littoral, l'actuelle « Plaine Corail » notamment, celle où est installé l'aéroport de Rodrigues. Inversement, il s'étend plus longuement, comme Leguat, sur l'intérêt des bas-fonds des vallées, précédés de cordons dunaires, dont il mentionne l'existence, où l'on trouve une « très bonne terre », une « terre franche » (p. 161) et où les défrichements sont conduits et diverses sortes de cultures (blé, riz, pois) menées à bien.

IV – La destruction de l'Éden...

Les reliefs montagneux décrits par Pingré ne sont pas entièrement couverts par les formations forestières comme le laissait entendre Leguat à son époque. Une évolution significative a dû intervenir sous l'action des occupants permanents de l'île, peu nombreux lors de l'arrivée de Pingré : « un officier français

qui commande à une douzaine ou une quinzaine de noirs... » (Pingré, 2004, p. 157). Si les défrichements ont cours dans les bas-fonds, par endroits également la montagne est « nue, sauf quelques herbes, escarpée ; quelques roches menacent de tomber » (Pingré, 2004, p. 156). Mais, surtout

« Il y a à l'ouest de l'enfoncement aux huîtres, une étendue de terrain presque desséchée. Un accident aurait causé ce dessèchement, un Noir, soit par malice, soit par négligence, y ayant mis le feu au mois de février 1761 »... (Pingré, 2004, p. 161).



Photo 2. – Vue de la péninsule du nord-ouest aux environs de Pointe La Fouche. Un couvert de graminées permet le développement d'une faible activité d'élevage en semi-liberté. Des campements temporaires de pêcheurs, en activité ou abandonnés, sont visibles à proximité des principales anses.

(Cliché : Th. Simon, 2004.)

Cette dernière indication est très intéressante car le territoire mentionné est l'actuelle presqu'île du nord-ouest (photo 2), toujours très sèche et actuellement vouée à un élevage traditionnel en semi-liberté (bœufs, moutons, chèvres et cabris : dont on peut penser qu'ils firent très tôt, eux aussi, des ravages dans la végétation) tel qu'il se pratiquait déjà lors du séjour de Pingré (2004, p. 171).

On voit donc poindre la pratique déjà controversée, car mal comprise, du « brûlis » (le « tavy » malgache). Elle sera également dénoncée plus tard (en 1802) par « l'agent civil » Marragon :

« Ces marrons continuent leurs dévastations et leurs incendies et partout dans l'île une désolation générale. Le feu facile à prendre par la sécheresse que nous avons éprouvé cette année, a brûlé pendant plus d'un mois une des plus belle partie du país... [*sic*] » (Berthelot, 2002, p. 66).

La principale cause de dégradation du couvert végétal et forestier rodriguais semble bel et bien identifiée. Elle paraît contemporaine des premières mises en valeur des terroirs, la solution de défrichement la plus simple et la plus efficace, quand elle est bien conduite et maîtrisée, est évidemment le brûlis, l'écobuage restreint et contrôlé.

Il n'est pas certain que l'opinion couramment admise, selon laquelle l'île était couverte par la forêt, avant ces pratiques de défrichement par le feu, doive être considérée comme certaine. Il semble plus probable que de vastes surfaces de l'île, tant à l'Ouest qu'à l'Est, aient été couvertes de savanes arborées. Thérésien Cadet l'indique très clairement :

« Les basses pentes devaient être, à l'origine, couvertes d'une formation herbeuse dominée par des Pandanus, des Lataniers et des Palmiers », puis : « Il est [...] certain que les vallées et les régions moyennes et supérieures étaient primitivement forestières » (Cadet, 1975, p. 11).

L'image d'un couvert forestier originel, dense et uniforme, bien qu'elle ait été clairement remise en cause par Pingré, a peut-être également subsisté. Ce paysage est archétypal et consubstantiel de l'image de l'île édenique, véhiculée initialement par Leguat. En outre, il est habituel de percevoir dans tout couvert forestier un espace « naturel » support fécond d'un imaginaire, voire d'un merveilleux, propre au passé (Donadieu, 2002).

En encyclopédiste éclairé, Pingré herborise en détail, comme c'est l'usage à cette époque. Il entreprend de longs développements sur les usages alimentaires et les intérêts présentés par une flore très diversifiée, utilisée notamment dans l'habitat. Celui-ci, à base végétale, se fonde alors dans le paysage, seulement marqué par une pratique courante, déjà en usage pour les demeures les plus importantes, auxquelles on accède par une allée de cocotiers :

« De toutes les espèces de palmiers, le cocotier est sans contredit la plus précieuse. Il y en avait une allée près de notre habitation... » (Pingré, 2004, p. 164).

Les feuilles de latanier tressées sont, comme dans les autres Mascareignes, à la base de toute construction, de toute toiture, et ainsi

« on n'a besoin à Rodrigues ni d'architectes, ni de maçons, ni de charpentiers pour se loger » (Pingré, 2004, p. 164).

Depuis lors, la situation a considérablement évolué : l'habitat « mite » littéralement l'espace rodriguais, en l'absence de planification territoriale adaptée (photo 3), et, souvent, au grand désappointement des visiteurs en quête d'un Éden insulaire imaginé.



Photo 3. – L’habitat actuel, en bordure du littoral à Anse baleine (côte sud de l’île) juxtapose les petites cases en « bois sous tôle », très répandues aux Mascareignes et des constructions plus récentes, en « dur », à toit plat, résistantes aux ravages cycloniques. Devenues désormais très fréquentes à Rodrigues, elles envahissent désormais les paysages dans lesquels elles ne se « fondent » plus. Au premier plan, un abri côtier très ancien : ils sont encore occupés temporairement par des pêcheurs saisonniers vivant à « l’intérieur » de l’île, dans les hauteurs.

(Cliché : Th. Simon, 2004).

S’il est un domaine dans lequel Pingré apporte des éléments décisifs à la compréhension de cet espace insulaire, c’est bien celui de la climatologie, simplement effleuré – correctement toutefois – par Leguat. Dans son permanent souci d’exhaustivité et de précision, Pingré nous livre notamment des éléments importants sur le passage de violents cyclones, dont il perçoit l’importance pour cette île isolée. On sait depuis que la succession de ces épisodes cycloniques contribue fortement à modeler la physionomie des paysages, accélérant et amplifiant des ruptures d’origine anthropique : sur cette île, peut-être plus qu’ailleurs encore, les vents et les pluies travaillent avec les hommes à la construction permanente et sans fin des paysages.

V – La « fabrique paysagère » contemporaine

Le Clézio a consacré deux ouvrages à Rodrigues (1985, 1986), très connus et, semble-t-il, lus par une majorité des visiteurs venus sur ses traces à la découverte de cette île. Dans ces deux textes, un roman et un journal, l'omniprésence du vent et le jeu permanent des lumières semblent être au cœur d'un travail de construction paysagère. Cette approche façonne l'image dominante de paysages singuliers dans leur dureté, leur âpreté. Les paysages présentés sont certes les supports spatiaux dans lesquels le lecteur « ancre » une aventure « revisitée », celle d'un grand-père idéalisé en quête d'un « trésor » enfoui, en quête de lui-même, en fuite de Maurice ?... Mais, il y a surtout une volonté affirmée de rendre en quelque sorte cette île encore plus « insulaire » qu'elle ne l'est réellement : un espace coupé du monde, isolé aux frontières de l'écoumène.

Cette impression est plus clairement exprimée dans le *Voyage à Rodrigues*, l'auteur usant, par le biais d'une forme de récit épurée, celle d'un journal sans date, d'une plus grande liberté pour rendre compte, par touches successives, de sa perception de l'insularité rodriguaise :

« Pays pour le vent seulement. » (Le Clézio, 1986, p. 14), « Il y a quelque chose de dur dans ce pays, dur et hermétique » (p. 22) ou plus clairement encore, « Paysage du refus, paysage hautain et impénétrable, mystère... » (p. 23) ; enfin, « Eau morte, pierres brûlées, schistes pourris, buissons d'épines qui ferment le passage : le ravin ressemble à la porte de l'Hadès » (p. 94)...

Le vent de Rodrigues emporte tout sur cette île :

« Paysage de pierre noire, où blesse la lumière et brûle le vent. Paysage d'éternel refus. » (p. 71).

Il y a là une évidente position romanesque, même quand le romancier se mue en diariste. Elle distingue nettement Le Clézio de ses prédécesseurs, ébahis ou admiratifs devant la « richesse » (la « biodiversité ») d'un espace aussi restreint et isolé. Le Clézio n'a aucun souci d'inventaire, ni de précision descriptive, il est un « fabricant » d'images. Surtout, Le Clézio arrive à Rodrigues, après avoir lu Leguat et avant tout Pingré, emportant aussi avec lui une sensibilité et une vision culturelles de l'insularité tropicale qu'il tend certainement à magnifier, à l'aune de ses ascendances mauriciennes et de son projet d'écriture. Rodrigues lui apparaît ainsi certainement comme la quintessence même de l'âpreté insulaire, l'île « Essentielle », l'île réduite à son expression la plus simple, perception qui transparait en s'exacerbant dans un rapport comparatif inévitable avec les « douceurs » mauriciennes perdues et donc fantasmées du domaine d'Euréka, avec la langueur de Mananava...

Cette restitution n'exclut évidemment pas l'empathie sincèrement éprouvée pour cet espace et ses habitants, bien au contraire. Cette empathie apparaît plus clairement dans *Le chercheur d'or* (Le Clézio, 1985). Rodrigues est en effet, dans ce livre, l'espace du refuge, l'île de tous les espoirs, l'île de la paix retrouvée, l'île aussi de la rencontre amoureuse du héros avec Ouma, jeune Rodriguaise des « hauts », des isolats, descendante d'un « marron » ayant fui la servitude à Maurice. Les lieux mêmes où s'inscrit l'essentiel du récit sont singulièrement magnifiés, au regard de ce qu'ils sont de nos jours. L'Anse aux Anglais, actuel espace périurbain de Port-Mathurin, apparaît nettement à l'écart de la vie insulaire, comme une vallée hors du temps et de la société, un concentré de pureté insulaire, s'apparentant presque à un paysage de la genèse. Le Clézio attribue aux divers éléments du paysage, une vie propre. Les descriptions conduisent à une sorte « d'incarnation paysagère » : on fait corps avec un paysage qui en lui-même est vivant. Ce n'est pas sans rappeler parfois Jean Giono, dans ses descriptions des hautes terres isolées de Provence :

« À l'aube, la vallée est extraordinairement belle. À la première lueur du jour, les blocs de lave et les schistes⁸ scintillent de rosée. Les arbustes, les tamariniers et les vacoas sont encore sombres, engourdis par le froid de la nuit. Le vent souffle à peine, et au-delà de la ligne régulière des cocos, j'aperçois la mer immobile, d'un bleu obscur sans reflets, retenant ses grondements. » (Le Clézio, 1985, p. 177).

Contrairement à Julien Gracq, dont les fondements mêmes de la production littéraire reposent sur la fine description paysagère (Boyer, 2007), Le Clézio n'a pas le privilège d'être un géographe de formation.

À l'égard de l'espace et des paysages rodriguais, les textes de Le Clézio contiennent aussi une approche très particulière. Elle consiste à truffier sans cesse le texte d'un grand nombre de toponymes, l'auteur pratiquant là une sorte de « *name dropping* » géographique :

« Depuis des semaines, des mois, j'ai parcouru Rodrigues, depuis le Sud où s'ouvre l'autre passe, devant l'île Gombrani, jusqu'au chaos de laves noires de la baie Malgache, au nord, en passant par les hautes montagnes du centre de l'île, à Manges, à Patate, à Montagne Bon Dié. » (Le Clézio, 1985, p. 169).

Le lecteur a, en effet, au moins pour Rodrigues, les plus grandes difficultés à situer ces lieux (à noter qu'une bonne carte détaillée et surtout récente fait encore défaut⁹...). Ces toponymes surabondants ne permettent pas au lecteur de mieux se situer. Par contre, l'auteur réalise, à bon compte, un « ancrage » géographique de ses textes qui contribue à renforcer l'impression qu'il souhaite fournir, d'une parfaite maîtrise de cet espace. Il est assez cocasse de rencontrer des touristes, lancés sur les traces de Le Clézio, dans

8. L'île est entièrement dépourvue de schistes, au plan géologique.

9. La belle feuille IGN au 1/50 000 date de 1982.

« ses » paysages : évidemment déçus par l'Anse aux Anglais qu'ils avaient sublimée dans l'hémisphère Nord¹⁰, courant après la chimère des lieux cités, comme le héros après son trésor...

VI – Une mise en abyme systématique

Pour les paysages de Rodrigues, la relation de Leguat est non seulement fondatrice, elle est également novatrice car détaillée et très peu fantaisiste. Pingré, scientifique des Lumières, soucieux d'exactitude, y fait d'ailleurs référence, avec un évident respect, tandis que Le Clézio, n'hésite pas à mentionner, *in extenso*, des extraits du texte essentiel de Pingré. Il y a donc finalement une manière de progressive « mise en abyme » de Rodrigues à travers ces différents textes dans leur succession et, de ce fait, des processus descriptifs cumulatifs et des récurrences fondatrices dans la représentation paysagère de cet espace insulaire.

N'est-il pas, à cet égard, révélateur de cette perception, teintée de nostalgie que cette île soit régulièrement présentée comme encore ancrée dans un passé désormais révolu, trop souvent oublié ou délibérément occulté, à Maurice comme à la Réunion. Une île « *lontan* » certes, notamment par son rythme de vie quotidien encore différent du reste des Mascareignes, mais dont les paysages se transforment et enregistrent, désormais à un rythme accéléré, des mutations économiques et sociales qui vont s'accroître.

Bibliographie

- BERTHELOT L., 2002 – *La petite Mascareigne. Aspects de l'histoire de Rodrigues*. Port-Louis : Centre Nelson Mandela pour la culture africaine, 255 p.
- BOYER A.-M., 2007 – *Julien Gracq, paysages et mémoire. Des Eaux étroites à Un balcon en forêt*. Nantes : Éditions Cécile Defaut, 373 p.
- BRUNHES Jean, 1912 – *La géographie humaine*. Paris : Félix Alcan, 342 p.
- CADET T., 1975 – Contribution à l'étude de la végétation de l'île Rodrigues (Océan Indien). *Cahiers du Centre Universitaire de la Réunion, « spécial sciences »*, St Denis, p. 6-29.

10. Une impression recueillie auprès de visiteurs – venus sur les traces du « chercheur d'or » – à l'Anse aux Anglais en 2004 : « Les paysages pourraient être magnifiques et même magiques... Mais les maisons sont trop nombreuses et franchement horribles : elles n'ont jamais l'air d'être finies ! Elles finissent par tout gâcher. »

- DONADIEU P., 2002 – *La société paysagiste*. Arles : Actes sud, ENSP, 150 p.
- JAUZE J.-M., 1998 – *Rodrigues, la troisième île des Mascareignes*. Paris : L'Harmattan, 268 p.
- LE CLÉZIO J.-M.-G., 1985 – *Le chercheur d'or, roman*. Paris : NRF, Gallimard, 333 p.
- LE CLÉZIO J.-M.-G., 1986. *Voyage à Rodrigues, journal*. Paris : NRF, Gallimard, Coll. « Le chemin », 136 p.
- LEGUAT F., 1995 – *Voyages et aventures de François Leguat et de ses compagnons en deux îles désertes des Indes orientales (1690-1698)*. Introduction et notes de Jean-Michel Racault, suivi de *Recueil de quelques mémoires servant d'instruction pour l'établissement de l'île d'Eden* par Henri Duquesne (1689). Introduction et notes de Paolo Carile. Paris : Les Éditions de Paris, Coll. « Voyages et récits », 269 p.
- PINGRÉ A.-G., 2004 – *Voyage à Rodrigue, le Transit de Vénus de 1761, la mission astronomique de l'abbé Pingré dans l'océan Indien*. Édition critique. Texte inédit établi d'après les manuscrits, présenté par Sophie Hoarau, Marie-Paule Janicon & Jean-Michel Racault. Paris : SEDES. Université de la Réunion (CRLHOI), « Bibliothèque universitaire et francophone », 373 p.
- ROGER A., 1999 – *Court traité du paysage*. Paris : NRF, Gallimard, 199 p.
- SIMON T., 2008 – Évolution des paysages. In : *L'île Maurice face à ses nouveaux défis*. Paris : L'Harmattan, Université de la Réunion, p. 104-115.

Résumé

L'île Rodrigues, la plus petite et la plus isolée des Mascareignes, présente l'intérêt d'avoir été décrite, en détail et selon des approches variées, à différentes périodes. On restitue de la sorte la formation des paysages insulaires, leur perception et des éléments de leur dynamique.

MOTS-CLÉS : Rodrigues, paysages, représentations.

Abstract

Rodrigues « by texts » : written and perceived landscapes.

Rodrigues island, the smallest and the most isolated of Mascareignes, present the interest to have been described, in detail and according to varied approaches, in various periods. We so restore the formation of the island landscapes, their perception and elements of their dynamics.

KEYWORDS : *Rodrigues Island, landscapes, representations*